



CHRONIQUES

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I — PROSE

Folie exotique par M^{me} CHIVAS-BARON (Flammarion, éditeur) —



OLIE EXOTIQUE, de M^{me} Chivas-Baron, met en scène un Européen qui, installé dans la colonie, en pleine brousse sedang, y vit au milieu des indigènes et finit par adopter leurs mœurs. Des cas de ce genre ne sont pas très rares en Indochine ; mais, chose à remarquer, on les rencontre plus fréquemment dans les régions à civilisation arriérée qu'en pays annamite. La raison en est, probablement, que, pour devenir annamite, il faut s'assimiler une culture très complexe et très différente de la nôtre — ce qui ne va pas sans effort. Tandis que pour vivre à la manière des sauvages — hâtons nous de faire observer que nous n'attachons à ce mot aucun sens méprisant — il suffit de se *déciviliser*, suivant l'heureuse expression de Charles Renel, c'est-à-dire de se dépouiller de la couche légère que la civilisation a déposée à la surface de nous-même. Cela est d'autant plus facile que chacun porte en soi un sauvage qui sommeille, et qui, même en pleine Europe, réussit quelquefois à se réveiller.

Le sujet qu'a choisi M^{me} Chivas-Baron est donc fort intéressant et aurait pu fournir l'occasion d'une étude vraiment curieuse. Malheureusement, l'auteur de *Folie exotique* préfère les banales inventions romanesques à l'analyse psychologique, en sorte que son roman, surtout si nous le lisons après le beau livre de Charles Renel (1) auquel nous faisons allusion tout à l'heure, nous apparaît comme une œuvre manquée.

D'abord, est-il vrai que le héros du roman se soit *décivilisé*? Nullement. Il reste, moralement, à la dernière page du livre, ce qu'il était dans les premières. Il pense, il raisonne, il sent en Européen — en Européen cultivé, un peu phraseur et d'une sentimentalité légèrement ridicule — ainsi qu'il le reconnaît lui-même. Les mœurs du peuple qui l'entoure lui restent, même quand il paraît s'y conformer, toujours extérieures. Il les décrit en touriste et dans un style de rapport administratif —, avec beaucoup moins de pénétration — certes — et de pittoresque que Paul Lechesne (2), dans sa brochure si riche en détails et d'une si bonne tenue littéraire.

(1) *Le Décivilisé* (Flammarion, éditeur).

(2) Paul Lechesne. *L'Indochine seconde* (Quinhon, 1924).

D'ailleurs, pourquoi Luc de Quivières — qui appartient, comme les personnages des romans populaires, à la plus haute aristocratie — s'est-il expatrié? Par amour de l'exotisme, ou, à défaut, par esprit d'aventure? Point du tout. Par désespoir d'amour. Il aimait Régine de Chavosond — dont il nous trace un portrait bien fade — et Régine s'est mariée avec un autre. La vocation coloniale s'est révélée en lui du jour où son amour a été repoussé. Et, naturellement, dans sa brousse, il ne pense qu'à Régine, et ne parle que de Régine. Pourtant, il épouse une petite indigène — la douce Bia — mais c'est qu'elle a *le corps pâle, les cheveux souples, ondulés, et d'étranges yeux gris de perle* — traits qui, s'ils sont rares chez les Sedangs, sont assez fréquents en Europe. Et c'est parce qu'elle a le type européen qu'il s'attache à elle — tant il est peu colonial! Du reste, Bia est la propre fille de Marie de Mayréna, dont on n'a pas oublié les aventures héroï-comiques, et qui régna sur les Sedangs. Cette *étrange* rencontre inspire à Luc de Quivières les réflexions suivantes — qui font sourire :

Le monde est petit où l'on se retrouve si drôlement! J'ai fui Paris et la noce montmartroise pour épouser, au cœur des brousses, la fille du fêtard Marie de Mayréna!

Ah! certes, le monde est petit — du moins le monde tel qu'il apparaît dans les romans de M^{me} Chivas-Baron, si petit même qu'un Européen vient s'égarer dans la brousse où vit l'amoureux de Régine, et qu'il est tué par les Sedangs. Or, cet Européen est le propre fils de Régine, dont il a *les grands yeux pers!*

« Aux derniers jours de ma vie, écrit Luc de Quivières, encore une complication mélodramatique. Le destin est un capricieux romancier! »

Non, ce n'est pas le destin, c'est l'auteur de *Folie exotique* qui est un romancier — un romancier dont les caprices n'ont — hélas! — rien d'original!

La peinture du milieu physique et du milieu moral où se déroulent ces événements trop prévus, nous dédommagera-t-elle, au moins, de l'insignifiance du héros et de la banalité de l'intrigue? Sans doute, on trouve, ça et là, quelques descriptions adroites, mais elles sont gâtées par un lyrisme trop facile et ne rappellent que de très loin celles des Boissière, des Daguerches et des Jeanne Leuba. Quant à la psychologie indigène, elle est toute de convention. Les Sedangs sont les *bons sauvages* tels qu'on se les représentait au XVII^e siècle, les fils de la nature, sains, loyaux, sans malice aucune: ils tirent sur les Français, mais ce sont les Français qui ont commencé. Les petits Annamites sont des anges et ils ont une sensibilité bien plus délicate que les enfants de chez nous (voir page 75).

Pourquoi M^{me} Chivas-Baron, qui connaît l'Annam et qui a du talent, ne réussit-elle pas à nous donner, sur la colonie, un roman objectif? Parce qu'elle ne peut se débarrasser d'une sentimentalité qui, si elle commence à paraître un peu démodée en Occident, est, ici, complètement déplacée. L'Asiatique ignore toutes ces complications sentimentales qui tiennent dans notre existence une place si importante. A-t-il raison ou tort? Là n'est pas la question. Il est ainsi. Il faut le prendre tel qu'il est, le peindre tel qu'il est. M^{me} Chivas-Baron ne s'y peut résoudre. Elle prête à tous ses personnages, blancs et jaunes, la générosité, la délicatesse de son âme. Aussi, les œuvres qu'elle compose peuvent être intéressantes ou émouvantes. Mais — et je songe surtout, ici, à *Trois Femmes Annamites* et à *Folie exotique* — elles ne sont pas vraies.

René DIE.